

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1934

N° 41

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1934

PAR

Georges BABILLIOT

Né le 11 Septembre 1910, à ANGUILCOURT-I.E-SART (Aisne)

LE CHEPTEL BOVIN DU LAONNOIS

Son Evolution de 1914 à 1934

JURY

Président : M. TANON, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Assesseurs : M. DECHAMBRE. } Professeurs à l'Ecole Nationale
M. LETARD. } Vétérinaire d'Alfort.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1934

Le CHEPTEL BOVIN du LAONNOIS

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1934

N° 41

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1934

PAR

Georges BABILLIOT

Né le 11 Septembre 1910, à ANGUILCOURT-LE-SART (Aisne)

LE CHEPTEL BOVIN DU LAONNOIS

Son Evolution de 1914 à 1934

JURY

Président : M. TANON, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Assesseurs : M. DECHAMBRE.

M. LETARD.

} Professeurs à l'Ecole Nationale
Vétérinaire d'Alfort.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1934

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE, inspecteur général honoraire des Services Vétérinaires.

Directeur : M. Ch. BRESSOU, directeur de l'Institut de Médecine Vétérinaire Exotique.

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires ; P.-J. CADIOT, H. VALLÉE, DECHAMBRE, NICOLAS.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

CHAIRES

	MM.
1° Physique, Chimie et Toxicologie, Pharmacie	NICOLAS.
2° Parasitologie et Maladies parasitaires, Dermatologie et Séméiologie de la peau, Zoologie appliquée, Clinique des Maladies parasitaires et dermatologique.	HENRY.
3° Anatomie descriptive, systématique, topographique et appliquée des animaux domestiques.....	BRESSOU.
4° Physiologie, Thérapeutique générale	MAIGNON.
5° Pathologie générale et anatomie pathologique générale, Histologie, Embryologie, Tératologie, Technique des autopsies, Autopsies médico-légales....	PETIT.
6° Pathologie médicale, Séméiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire, Médecine légale, Déontologie, Clinique médicale	ROBIN.
7° Pathologie chirurgicale, Séméiologie, Médecine opératoire et ferrure, Clinique chirurgicale.....	COQUOT.
8° Pathologie bovine, ovine, caprine et porcine, Maladies des animaux de basse-cour, Séméiologie, Médecine opératoire, Obstétrique, Clinique spéciale.	LESBOUYRIÈS.
9° Maladies microbiennes et Police sanitaire, Microbiologie, Clinique spéciale	PANISSET.
10° Zootechnie et appréciation des animaux domestiques, Economie rurale	LETARD.
11° Agronomie et Hygiène, Botanique et Aliments du bétail, Matière médicale	SIMONNET.
12° Industrie et contrôle des viandes, du lait et de ses dérivés, Industrie et contrôle des autres produits animaux.	VERGE.

PROFESSEUR AGRÉGÉ

CHEFS DE TRAVAUX

MM. BERTHELON, BRION, CARPENTIER, VALADE, GORET, MONVOISIN, MOUSSU.

AGRÉGÉS CHARGÉS D'ENSEIGNEMENT

MM. CORDIER et THIEULIN.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A MA MÈRE ET A MON PÈRE

A qui je dois tout.

A MA FIANCÉE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551406_0073

Avant-propos

Au début de ce travail, qu'il nous soit permis d'adresser nos remerciements :

A Monsieur DECHAMBRE, Professeur à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, auquel nous tenons à redire ici toute notre profonde gratitude pour la bonté qu'il n'a cessé de nous témoigner au cours de nos études et pour les précieux conseils qu'il nous a prodigués.

A Monsieur le Professeur TANON, de la Faculté de Médecine de Paris, pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence du Jury de notre thèse.

A Monsieur LETARD, Professeur à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, qui a bien voulu faire partie de notre Jury.

Le CHEPTEL BOVIN du LAONNOIS

Introduction

Au sujet que nous avons choisi, on pourra reprocher de ne présenter qu'un intérêt local ; mais nous prions nos Juges de ne pas être trop sévères à notre égard, en considérant que c'est un sentiment bien naturel qui est à la base de notre choix :

« L'amour de notre pays natal ».

En effet, plus que tout autre, notre pays « Le Laonnois », mérite qu'on l'aime.

N'a-t-il pas été, avec le reste du département de l'Aisne, une des régions les plus éprouvées par la Guerre ?

Peu de villages sont restés debout, aucune parcelle de son territoire n'a été épargnée lors de la guerre de 1914-1918.

C'est devant un tas de ruines que s'est trouvé, en 1918, l'agriculteur ou l'herbager, en rentrant dans son village, décidé à remettre son domaine en valeur.

Loin de se laisser abattre, tous les gens de chez nous, se sont mis courageusement à l'œuvre, reprenant tout à la base, et aujourd'hui, ce qui restait de cette affreuse tourmente a complètement disparu.

Tout le cheptel bovin livré à l'envahisseur avait été, soit enlevé en Allemagne, soit anéanti sur place.

Aujourd'hui, où les choses semblent avoir repris leur cours normal, il nous a paru intéressant d'établir un parallèle entre la population bovine de 1914 et celle de 1934.

Nous avons essayé de connaître les raisons, qui ont fait que nous nous trouvons en présence de races que nos pères connaissaient à peine.

Trop jeune, pour avoir pu juger par nous-même, de ce qu'était le bétail bovin en 1914, nous avons eu recours aux renseignements que tous les agriculteurs ont bien voulu nous donner, et nous les prions de trouver ici l'expression de nos plus sincères remerciements.

Le plan que nous avons suivi est extrêmement simple :

- 1° Etude du milieu.
- 2° Période d'avant-guerre.
- 3° Période transitoire.
- 4° Période de sélection.
- 5° Bases de l'amélioration du cheptel.
- 6° Conclusions.

L'objet de cette étude ne sera donc pas de mettre en relief une race, en jetant le discrédit sur les autres, mais plutôt d'enregistrer l'évolution subie par le cheptel Bovin, pendant les années de transition, de montrer quelle semble devoir être sa nouvelle orientation, et les résultats qu'on peut escompter, d'après le nouvel état de choses.

Nous avons essayé de dégager les conséquences découlant de ce renouvellement du bétail, et de voir quelles races sont appelées à prendre dans le Laonnois, le développement que certains attendent.

Nous estimerons avoir atteint notre but, si, par ce modeste travail, nous pouvons espérer attirer et fixer l'attention des agriculteurs de chez nous, sur l'importance de la sélection des individus, du choix des races, et de l'hygiène, à la fois de l'habitation et de l'alimentation, indispensable à tout élevage rationnel.

Ceci, même au prix de sacrifices importants qui ne seront pas vains, récompensés bientôt par des bénéfices remarquables.

Etude du milieu

SITUATION :

Le Laonnois est constitué par une vaste plaine qui s'étend au Nord de Laon.

Mais ce que nous appellerons « Laonnois » au cours de cette étude, sera toute la grande région de culture industrielle située autour de la Préfecture de l'Aisne, et formant le centre du département.

Nous donnerons comme limites absolument arbitraires d'ailleurs, toute la région comprise dans l'arrondissement de Laon, nous étendant un peu au Nord-Ouest, vers Saint-Quentin où le système agricole avec grandes cultures industrielles, est absolument identique à celui du Laonnois proprement dit.

Par contre, nous laisserons volontairement de côté la Champagne agricole, qui a pour centre Sissonne, et où l'élevage bovin est faible, le terrain souvent sec, ne se prêtant guère à la production laitière.

AGROLOGIE :

Le sous-sol est essentiellement formé par de la craie. Lorsqu'elle affleure, les terres qui en dérivent

appelées « marnettes » sont semblables à celles de la Champagne.

Elles renferment un excès de calcaire, et l'acide phosphorique y est souvent en bonne proportion ; mais la potasse ne s'y trouve pas en quantité suffisante.

Les formations géologiques superposées à la craie ont donné naissance à des terres de nature très diverses.

C'est ce qui explique que la plaine du Laonnois est constituée comme nous le verrons plus loin par des terres peu suivies dans lesquelles le sable, l'argile et la craie sont réunis en proportions très variables.

Mais toutes reposent toujours directement sur la craie qui se trouve à une faible profondeur.

Le sol arable des régions les plus fertiles est constitué par une importante couche de limons.

Ces terres sont bien pourvues en potasse, en acide phosphorique et en calcaire.

Les tourbières du Laonnois sont constituées par des alluvions modernes, résultant d'une accumulation de divers végétaux ; leur teneur en azote est toujours très élevée.

Ces terres humifères peuvent être transformées par l'assainissement et l'apport des amendements calcaires.

La tourbe, utilisée comme combustible, peut aussi servir directement en agriculture comme litière et comme amendement humique.

HYDROGRAPHIE :

Peu d'eau dans le Laonnois, et c'est, nous le verrons plus loin, le principal obstacle à la création de pâtures artificielles.

Au Nord et à l'Ouest, formant la limite de notre région, nous avons l'Oise qui descend par Origny, Ribemont, La Fère, Chauny.

Elle reçoit sur la droite : la Serre, qui prend sa source dans les sables de Gault, et possède de nombreux affluents, mais tous de peu d'importance : Le Hurtaut, le Vilpion, la Brune, la Souche, le Ru des Barenton et le Péron.

Au Sud : l'Ailette, grossie de l'Ardon et des eaux provenant de plusieurs niveaux (sables verts et de Bracheux; argiles et lignites du Soissonnais).

CLIMATOLOGIE :

Le climat est tempéré.

En effet, l'écart moyen constaté entre le mois le plus chaud et le mois le plus froid a été de 18°84.

La température moyenne d'une année est un peu inférieure à 10°.

La température moyenne annuelle du chef-lieu du département de l'Aisne est inférieure de 1° environ à celle de Paris.

SYSTÈME AGRICOLE ET CULTURE :

Le sol est généralement peu profond.

Il résulte du mélange de la craie avec des éléments sableux et argileux de l'Eocène.

Il constitue des terres dans lesquelles le sable, l'argile, la craie sont unis en proportions extrêmement variables.

Ces terres sont peu suivies, mais possèdent toutefois un caractère commun : celui de reposer directement sur la craie qui est toujours à une faible profondeur et que le labour atteint souvent.

La betterave n'occupe guère que la moitié des surfaces d'avant-guerre, et malgré l'extension donnée à la culture du lin, l'assolement triennal qui était de règle n'a pas encore été repris dans son intégrité.

La luzerne est la base des prairies artificielles et occupe le sol deux ou trois ans.

Les céréales occupent la moitié des terres cultivées, et le blé, à lui seul, représente une grande superficie.

Les plantes sarclées n'occupent que la dixième partie des terres cultivées, mais dans les grandes exploitations, qui font une large part à la betterave sucrière, elles comptent pour un sixième et parfois un quart.

En année humide, on enregistre dans les bonnes exploitations du Laonnois des rendements en blé de 30 à 35 quintaux à l'hectare, et en betteraves sucrières de 35 à 40 tonnes, ce qui fait un excellent rendement.

Mieux que des discours, ces chiffres montrent la valeur exacte de notre sol, et ce que l'on peut espé-

rer de lui, le jour où on voudra lui faire rendre encore davantage. On pourrait s'étonner de ne pas trouver dans cette région de grandes cultures industrielles, un grand nombre de prairies artificielles, alors que de nombreuses furent créées un peu partout ces dernières années; mais la cause principale a été la difficulté de se procurer de l'eau.

Cependant, il ne faudrait pas croire que ces prairies n'existent pas; car partout où la question de l'eau ne s'est pas posée avec trop d'acuité, ces pâtures occupent des surfaces importantes.

Elles sont même, de la part des agriculteurs, l'objet de soins particuliers.

Etant donné l'importance du bétail sur les exploitations, de nombreux exploitants n'hésitent pas à mettre dans leurs pâtures, du fumier de ferme comme fumure chimique.

L'usage se répand aussi d'employer 800 à 1.000 kg. de scories à l'hectare, tous les trois ans, semées en janvier.

On a fait également quelques essais d'engrais ammoniacaux : 150 kilos à l'hectare, et les résultats obtenus à ce jour semblent des plus satisfaisants.

Ces sacrifices consentis pour la création, et l'amélioration de ces prairies artificielles, s'expliquent très bien en examinant la situation des agriculteurs ces dernières années.

Tout d'abord, ils se sont trouvés dans l'impossibilité de trouver de la main-d'œuvre française.

Ils ont donc délaissé un peu la culture de la betterave qui réclame beaucoup de personnel.

La culture du blé, dont la vente devient de plus en plus difficile, ne leur donne plus les bénéfices intéressants que les années d'après guerre leur avaient laissé espérer.

Comme le lait semble, depuis quelque temps devoir être le produit s'écoulant le plus facilement, et à un taux rémunérateur, c'est vers la production laitière qu'ils se sont tournés.

Les vaches sont nourries, l'hiver avec des pulpes, aliment facile et économique, qui sont fournies en abondance par les nombreuses sucreries de la région.

Cette alimentation est complétée par l'addition de tourteaux de lin ou d'arachide.

Par l'emploi judicieux des engrais chimiques, le pays a réussi à obtenir des fourrages plus abondants, et de meilleure qualité, distribués également aux animaux pendant l'hiver.

Au printemps, les animaux sont lâchés, soit dans les pâtures « neuves », soit dans les anciennes pâtures qui sont nombreuses dans les vallées, le long de l'Oise, de la Serre et du Ru des Barenton.

Ces dernières pâtures n'ont pas encore retrouvé leur valeur primitive.

Laissées à l'abandon pendant plusieurs années, et inondées par suite des barrages faits par les Allemands, sur tout le cours des rivières, elles étaient envahies par des ajoncs et des carex.

Remises à peu près en état à l'heure actuelle, et

augmentées des prairies artificielles, elles vont nous permettre de nourrir un cheptel bovin très renforcé.

Ayant donc étudié le milieu dans lequel est appelée à vivre notre population bovine, nous allons aborder la partie zootechnique de notre travail, en examinant successivement les caractères du cheptel local en 1914 et depuis 1920.

Période d'avant-guerre

« La population animale du Laonnois était, sinon une des plus riches, du moins une dont les animaux avaient la plus grande valeur. »

Docteur Vétérinaire TRIBOUILLARD.

On peut ranger en cinq grands groupes, les races qui se partageaient la faveur des agriculteurs :

- 1° Normand;
- 2° Hollandais;
- 3° Charollais, Nivernais;
- 4° Champenois;
- 5° Flamand.

Ce dernier groupe avec ses quatre sous-races formait à lui seul les 4/5 de la population bovine.

On trouvait aussi dans quelques exploitations, des « Maine-Anjou », en très petit nombre, et quelques Salers.

GRUPE NORMAND. — Le bétail normand était peu nombreux, se plaisant mieux dans les gras pâturages de la Thiérache et la longue période de stabulation imposée dans les fermes du Laonnois n'était guère faite pour lui convenir.

GROUPE HOLLANDAIS. — En nombre un peu plus élevé que les Normandes, puisque l'on en comptait 15.700 pour tout le département contre 12.560 Normandes.

Mais, à côté des 100.000 Flamandes, on voit que la proportion était bien faible.

Cependant, alors que la Normande était cantonnée dans le Nord du département, l'effectif hollandais était réparti sur tout le territoire, ce qui nous permettait d'en compter un certain nombre dans notre région.

GROUPE CHAROLLAIS-NIVERNAIS. — Au nombre de 18.000 pour l'Aisne, ces animaux étaient presque uniquement localisés dans le Laonnois et sur les plateaux du Soissonnais.

Ces races nous fournissaient alors des bœufs de travail importés de leur pays d'origine de juillet à octobre en vue des charrois de betteraves.

Ces animaux faisaient deux à trois campagnes, et étaient ensuite livrés à l'engraissement, qui commençait dans la première quinzaine de décembre, et se poursuivait jusqu'au commencement de mai.

C'est durant cette période que se faisaient les exportations de bœufs gras.

Presque tous étaient achetés par des commissionnaires et dirigés sur le marché de la Villette.

GROUPE CHAMPENOIS. — Il existait aussi en 1914 une catégorie d'animaux que nous ne retrouvons plus après la guerre.

C'est celle des bœufs dit « Champenois » appelés ainsi plutôt en raison de leur provenance, qu'en raison de leur aspect.

Ces animaux étaient exclusivement achetés pour l'engraissement d'hiver à l'étable, au moyen de pulpes et de fourrages complémentaires.

Leur entrée avait lieu dès le début de la campagne sucrière, et leur engraissement était généralement terminé un peu plus tôt que celui des bœufs de réforme.

Nous avons cru intéressant de nous attarder un peu sur cette catégorie d'animaux, parce que, disparus pendant la guerre, on n'en retrouve plus un seul à l'heure actuelle.

GRUPE FLAMAND. — Dominait en nombre, mais ne formait pas une race homogène.

Elle se partageait en quatre sous-races :

Les Maroillaises,
Les Picardes,
Les Artésiennes,
Les Guisardes.

Or, la vache, dite flamande, qui vivait alors chez nous, semble n'avoir appartenu à aucune de ces sous-races assez bien définie.

Elle formait ce que les agriculteurs appelaient « la vache du pays », qui était merveilleusement adaptée à chaque région, et qui paraissait avoir été façonnée différemment, selon le pays où elle vivait.

Elle n'était sans doute qu'une Flamande dégénérée par suite d'une nourriture et d'une hygiène déficientes.

Fourrages de qualité moindre produits par un sol moins riche, insuffisance de soins, nourriture d'hiver faible et manque de sélection.

Sa taille moyenne variait entre 1 m. 30 et 1 m. 40. L'ensemble des formes était plus grêle que celui de la flamande pure; l'encolure fine, sans fanon, des épaules maigres, des côtes plates, un ventre relativement volumineux et des fesses peu musclées.

Une tête longue, en lame de couteau, avec chignon étroit et cornes blanches et jaunâtres à la base, fines et relevées sur une longueur de quelques centimètres, une robe acajou et rouge clair.

Très bonne laitière, avec des veines mammaires très développées et une grande finesse de cuir.

Elle possédait un furfur épidermique abondant sur le pis, autour de l'anus et de la vulve, ce qui dénotait des qualités beurrières.

Cette vache semblait répondre aux désirs des agriculteurs, puisqu'ils n'ont fait aucun effort pour la changer ou même l'améliorer.

Il n'existait dans les villages qu'un taureau ou deux qui étaient appelés à saillir toutes les vaches des fermes environnantes.

Si la vache donnait une génisse, le cultivateur la gardait sans tenir compte de sa conformation, et si elle donnait un mâle, il était engraisé pour la pro-

duction des veaux gras de qualité ordinaire, presque exclusivement réservés à l'alimentation locale.

Dans quelques régions du Laonnois, dans la vallée de la Serre notamment, sur les quelques prairies artificielles qui existaient alors, on trouvait des bœufs de deux ou trois ans et des génisses qui provenaient de la Sarthe, de la Mayenne, et du Maine-et-Loire.

Ces mêmes animaux vivaient en très grand nombre sur les riches pâtures de la Thiérache, où ils étaient engraisés pour la boucherie.

Les arrivages les plus importants avaient lieu en avril et en mai.

Ils se poursuivaient, mais avec moins d'importance, jusqu'en août, car il était souvent pratiqué sur la même prairie des engraisements successifs ou partiels.

Ces animaux étaient livrés à la consommation à partir du mois d'août jusqu'en octobre.

Cette catégorie d'animaux assez peu répandue dans le Laonnois en 1914, semble avoir repris, avec le développement des prairies artificielles, un essor nouveau.

Il résulte de ce fait que notre pays présente maintenant un intérêt relativement important pour l'approvisionnement des marchés en viande, notamment celui de la Villette, et un précieux débouché pour l'élevage de la Sarthe et de la Mayenne; débouché qui s'est amplifié considérablement, venant compenser un peu l'affaiblissement de celui du bétail: Nivernais-Charollais.

Du tableau un peu bref que nous venons de tracer, il ressort qu'en 1914, aucune race pure n'avait été fixée dans le Laonnois.

Seul un type de vache, la vache de pays, semblait s'être imposé et s'être définitivement attaché à notre sol.

Nous allons essayer d'étudier le plus brièvement possible les raisons de cet état de choses.

Les agriculteurs attachaient peu d'importance à la production laitière.

Souvent, le cultivateur, surtout dans les grosses exploitations, entretenait chez lui quelques vaches laitières, uniquement dans le but de fournir du lait et du beurre à son nombreux personnel.

La plupart de ces fermes possédait d'ailleurs une population bovine très hétérogène.

Il était normal de voir, dans une ferme où le propriétaire était considéré comme un agriculteur averti, une trentaine de chevaux soignés avec le plus grand soin et logés dans des écuries confortables, bâties avec un souci très net de l'hygiène, alors que les vaches étaient reléguées dans une étable basse et humide, et confiées aux soins d'un valet de ferme plus ou moins consciencieux.

Le cheptel bovin était considéré en parent pauvre.

C'était à lui qu'on donnait la paille et le fourrage considérés comme mauvais pour les chevaux.

Le fermier ignorait le plus souvent ces animaux, qu'il considérait comme un capital incapable de lui rapporter.

Dans les petites exploitations où le fermier vivait forcément beaucoup plus près de ses animaux, les choses ne se passaient pas aussi tristement, mais presque.

C'était à la femme qu'était laissé le soin de s'occuper du troupeau bovin, mais celle-ci avait à sa disposition, pour nourrir ses vaches, uniquement ce que les chevaux du mari ne voulaient pas.

L'hygiène était peut-être un peu moins négligée que dans les grandes exploitations, mais la nourriture était la même, c'est-à-dire en dessous de tout.

On conçoit facilement que dans de telles conditions, il n'était pas question de parler d'amélioration de race et de sélection.

Mais, bien qu'hétérogène, et malgré une hygiène nulle et une alimentation mauvaise, notre cheptel possédait de très bons éléments, et formait un ensemble représentant une grande valeur, valeur bien éphémère d'ailleurs, puisqu'en quelques mois toute cette riche population bovine était anéantie par l'invasion.

Période transitoire

Dès le début de l'invasion, les bovins ont fait, comme le reste du cheptel, l'objet de nombreuses réquisitions.

Les habitants, qui, reculant devant l'envahisseur, se sauvèrent, n'avaient pas pu emmener tous leurs animaux.

Ceux qu'ils réussirent à prendre avec eux supportèrent très mal les longues étapes qui leur furent imposées, et presque toutes périrent en route.

Cependant, il nous a été permis de rencontrer, il y a quelques années encore, des vaches qui avaient réintégré leurs exploitations primitives.

Les animaux qui restaient dans les fermes, en 1918, et ils n'étaient pas nombreux, furent enlevés par les Allemands, lors de leur recul.

D'ailleurs, dans quelques cantons du Laonnois où la lutte avait été plus vive, les habitants avaient été évacués à l'intérieur et avaient dû laisser ferme et animaux à l'abandon.

Devant le vide total, les cultivateurs qui, dès l'armistice, voulaient remonter leur cheptel, achetèrent des animaux sans tenir compte de leur provenance ou de leur race.

On vit alors arriver dans le Laonnois des animaux de provenance hollandaise, suisse, luxembourgeoise, achetés par la société tiers-mandataire.

D'autres allèrent s'approvisionner directement en Normandie et en Bretagne.

D'autre part, certaines dispositions du traité de Versailles (article 238 et paragraphe 2 de l'annexe IV), stipulaient la restitution par l'Allemagne du bétail jusqu'à concurrence du nombre d'animaux existant dans les départements envahis, et disparus par suite de la guerre.

De plus, à titre d'avance immédiate, le paragraphe VI de l'annexe IV fixait à l'Allemagne la livraison, dans les trois mois à dater de la ratification du traité de paix, de 2.000 taureaux et 90.000 vaches laitières pour l'ensemble des régions libérées.

Une commission supérieure de récupération et de restitution du cheptel fut instituée à Wiesbaden.

Mais cette commission se divisa en sous-commission et les résultats obtenus furent plutôt lamentables.

En 1922, on avait reçu : 14.560 animaux pour tout le département.

Ces animaux appartenaient en majorité à la race pie-noire de l'Allemagne du Nord, de nombreux sujets à la race pie-rouge du Holstein, et quelques-uns à la race pie-rouge de Prusse Rhénane et de Westphalie, à la Simenthal et à la race du Glane Donnersberg.

L'acclimatation de ces animaux a été conditionné à plusieurs influences dont les principales furent :

Le climat. — Les animaux allemands provenaient de régions à climat plus rude que celui de l'Aisne, et vivaient dans des pâturages où l'air est saturé de vapeur d'eau.

Ils se sont trouvés dans une région au climat tempéré et assez égal, mais beaucoup plus sec.

L'alimentation. — Le bétail importé a reçu des aliments aussi abondants que chez lui, mais moins riches, moins concentrés.

Les conséquences premières de ce brusque changement de milieu furent en tout premier lieu :

Les maladies et leurs suites habituelles,

Les avortements,

La stérilité,

La frigidité.

Les maladies. — Elles furent nombreuses et dues en partie aux fatigues subies par ces animaux soumis à des marches forcées, et à de très mauvaises conditions de transport.

Les bêtes se trouvaient serrées dans les wagons, étaient mal abreuvées, mal nourries, et soumises à des variations de température très grandes.

D'autre part, à leur arrivée, ces animaux étaient reçus dans des étables de fortune, ouvertes à tous les vents; les agriculteurs n'avaient pas encore récolté de foin, et ceux, assez rares, qui avaient pu

s'en procurer, n'en avaient que très peu et de mauvaise qualité.

Il fallait rationner le bétail.

Tous ces mauvais traitements avaient provoqué chez les sujets un état de dépression organique qui offrait un champ admirable aux maladies.

La fièvre aphteuse notamment, a fait de nombreux ravages, entraînant des avortements fréquents, des métrites et des non-délivrances.

Il n'y a donc rien d'étonnant qu'après cela, les agriculteurs se soient montrés tout à fait mécontents des animaux reçus.

Mais il faut dire à la décharge des commissions que les animaux, sur place, étaient sains, et que seules les mauvaises conditions de transport peuvent être incriminées.

Frigidité, Stérilité. — De nombreux cas furent constatés, et ont contribué à l'abatage en masse de femelles bonnes laitières ou de génisses qui auraient pu sans doute le devenir.

Rendement laitier. — Il était tellement faible à l'arrivée, que la commission de récupération du bétail dut s'entendre avec la commission supérieure allemande pour recevoir des femelles pleines ou des génisses.

Les agriculteurs, émus devant ce rendement laitier si faible, et poussés par le besoin immédiat de lait, firent abattre une grande partie de ces vaches, qui, atteintes par une crise d'acclimatation très aiguë, ne leur avaient apporté que des déboires.

En patientant un peu, il aurait peut-être été possible de faire de ces bêtes des laitières intéressantes.

Mais les besoins en lait étaient de plus en plus pressants, et certains cultivateurs, imitant en cela leurs voisins du département du Nord, se débarrassèrent à n'importe quel prix de leur bétail pie-noir.

Si, sur certains points, les griefs étaient exacts, si parfois l'élevage était impossible à envisager avec ces animaux restitués, il faut dire à la décharge de ce bétail, que bien souvent il fut victime d'un état d'esprit du paysan, qui, gardant intacte la haine du « boche », était enclin à considérer « à priori » que tout ce qui venait d'Allemagne était mauvais. Et c'est là, croyons-nous, une des principales raisons de l'insuccès de ces animaux.

Sans ce discrédit souvent immérité, car il y avait quand même d'excellentes laitières dans le lot, on aurait vu, quelques années après l'armistice, un cheptel uniquement composé de bétail pie-noir.

Mais ce discrédit ne fut heureusement pas général, et, dans l'Aisne: le Vermandois et le Laonnois en particulier, la population comprit tout le bien qu'il y avait à espérer de cette race importée un peu brutalement, mais qui, avec des ménagements, ne demanderait qu'à s'acclimater.

Et le 18 octobre 1922, un premier pas était fait dans cette voie:

« La création du Herd Book Français de la race pie-noire ».

Mais ceci fut seulement l'œuvre de quelques agriculteurs audacieux et avertis.

Dans la grande majorité des cas, sans se soucier d'amélioration et de sélection, les propriétaires ont fait saillir leurs femelles par des taureaux flamands et surtout normands.

Ces croisements n'ont fait que s'accroître, et on a pu prévoir un moment, en 1922, l'absorption complète de toutes les races par la Normande.

C'est d'ailleurs ce qui s'est produit, partout où les agriculteurs n'ont pas cherché à avoir dans leurs étables neuves un cheptel neuf également.

A l'heure actuelle, on trouve encore de ces croisements normands dans quelques exploitations de faible importance, mais dans presque toutes les grosses fermes, le propriétaire a fait table rase.

Au prix de très gros sacrifices, il a monté une étable modèle avec bêtes inscrites au herd book de la race, et parfois aussi, mais trop rarement hélas, au contrôle laitier.

Il nous reste à voir maintenant comment, peu à peu, plusieurs races se sont imposées au choix des agriculteurs, et ce qu'elles sont appelées à devenir chez nous; ce sera là l'objet de notre chapitre suivant.

Période de sélection

A partir de 1923, les agriculteurs se sont trouvés pour la plupart dans des fermes neuves, ou pour le moins très confortablement restaurées.

La vie redevenait normale. La culture renaissait; on avait remis en état les pâtures et on commençait à en créer de nouvelles partout où la question de l'eau ne rendait pas la chose impossible.

Ces pâtures, nous l'avons dit, doivent surtout leur création à la crise de main-d'œuvre qui a sévi brusquement à cette époque.

De nombreux ouvriers agricoles, attirés par les gros salaires offerts aux ouvriers du bâtiment, délaissèrent les campagnes, où il leur fallait fournir plus de travail à des prix moins rémunérateurs. On dut recourir à la main-d'œuvre étrangère, qui donna rarement satisfaction, et qui était notoirement insuffisante en nombre.

Nous avons insisté sur la relation qui existe entre la crise de main d'œuvre et la création de pâtures, car nous sommes intimement persuadés que si nos agriculteurs n'avaient pas eu à subir cette crise, ils seraient repartis sur les mêmes bases qu'en 1914.

Mais pour occuper ces pâtures, nouvelles et an-

ciennes, il leur fallait du bétail, et un bétail capable de leur rapporter autant que les terres qu'ils avaient sacrifiées.

Dans les années qui suivirent la reconstruction, les agriculteurs connurent une prospérité exceptionnelle.

Le blé se vendait à un taux très élevé; les produits laitiers étaient écoulés facilement et à de très bons prix.

Ils n'hésitèrent donc pas à faire des sacrifices nécessaires pour se procurer du bon bétail, et allèrent acheter, dans les pays d'origine, des animaux de valeur.

Les uns ramenèrent des hollandaises, d'autres des flamandes ou des normandes; certains, moins nombreux, choisirent la bleue du Nord.

Ce sont ces quatre grandes races qui forment actuellement notre cheptel bovin.

Il convient d'ajouter quelques bœufs nivernais et charollais utilisés encore dans quelques grosses exploitations comme travailleurs, ainsi que des bœufs et génisses nivernais et Maine-Anjou très appréciés comme animaux d'embouche.

Ces derniers, achetés au mois d'octobre, sont nourris à la ferme six mois, le plus souvent laissés en liberté sur les fumiers, et ne recevant qu'une ration d'entretien.

Dès le printemps, ils sont lachés dans les pâtures et, à partir de juillet, sont livrés à la boucherie suivant leur degré d'embonpoint.

Après cette vue d'ensemble, nous allons examiner en détail chaque race.

La flamande

Tout le bétail de souche Flamande qui dominait avant la guerre n'a pas été remplacé à l'armistice.

Cela est dû sans doute à la difficulté éprouvée par les agriculteurs pour se procurer des animaux d'origine en Flandre, alors qu'il leur était très facile de se procurer des Normands.

D'autre part, malgré les critiques contre le bétail pie-noir, il y avait eu des sujets remarquables et qui avaient plaidé en faveur de la race.

Ce n'est que dans le Nord du département, dans le Vervinois et la Thiérache, que la Flamande a gardé sa place prépondérante, sans doute parce que les habitants n'avaient pas quitté leurs villages.

Dans ces régions, le bétail flamand d'avant guerre était resté sinon intact, en tout cas moins éprouvé que dans le Laonnois, où la « vache de pays », qui d'après les renseignements recueillis, semblait faire partie intégrante du territoire avait disparu; sans doute pour ne plus renaître.

Mais on trouve des Flamandes qui, importées des pays d'origine (Flandre et Avesnois), constituent de très bonnes laitières et beurrières, et gardent ces qualités premières dans nos pays plutôt humides, favorables à la production du lait, et qui leur don-

nent un habitât à peu près identique à celui du berceau de leur race.

Mais les hivers du Laonnois sont longs, les exploitations très chargées en bétail, et celui-ci se trouve au début du printemps souvent maigre et déficient.

D'autre part, pour entretenir les qualités laitières et beurrières de la race, il est indispensable de recourir à des apports fréquents de géniteurs mâles importés de Flandre.

Dans les fermes de chez nous, où l'on entretient du bétail flamand d'origine, à la ferme départementale de l'Asile de Montreuil, par exemple, les animaux répondent exactement aux caractères de la race bovine flamande pure :

Chanfrein droit, front large avec des cornes bien proportionnées, légèrement aplaties à leur naissance, d'un blanc nacré à la base, et d'un noir d'ébène aux extrémités. Ces cornes s'écartent d'abord horizontalement et le plus souvent, chez la femelle, se contournent en arc de cercle en avant. Les oreilles sont petites et très mobiles, les yeux noirs.

Chez les taureaux, les joues se resserrent au-dessous de la crête zygomatique pour se terminer par des naseaux bien ouverts, et un mufler dont le miroir est noir.

Chez la vache, la tête est plus longue, plus étroite et ne présente pas ce resserrement aussi subit du chanfrein. Le chignon, composé de poils plus longs que ceux du corps, est peu garni, et le poil en est souvent de couleur plus claire.

La couleur de la tête est souvent plus foncée que celle du corps. La queue se termine par un toupillon noir, quelquefois gris, mais où le noir doit dominer.

Il en est de même du fourreau.

La peau des paupières, du larmier, du périnée, de l'anus et des bourses, possède une couleur plus foncée, bistrée; la corne des ongles est noire, et l'on doit considérer comme signe de race, la présence de poils plus foncés, presque noirs, autour de la couronne.

La coloration noire du museau, de la langue et du pourtour des yeux avec la corne frontale nacrée, se terminant par un noir de jais, caractérise spécialement le type flamand. Toute coloration plus pâle, ou toute marbrure au museau indiquent un mélange de sang étranger.

Quant au pelage proprement dit, il peut varier du rouge au brun acajou, ou marron, sans aller à la couleur vineuse.

La robe du taureau est toujours plus foncée que celle de la femelle. Quelques marques de blanc moucheté, peuvent exister à la tête, aux ars, au ventre, au pis; quoique la présence de ces taches soit souvent considérée comme signe de race, il convient de remarquer que les meilleurs sujets n'en possèdent pas.

Les bêtes flamandes très améliorées tendront donc, de plus en plus, à devenir uniformément rouges.

La taille varie de 1 m. 35 à 1 m. 45. Cou mince, avec un petit fanon, garrot assez large et légèrement proéminent, ligne du dos droite, hanches écartées, poitrine assez large, côte arrondie, ventre assez volumineux, cuisse forte et bien descendue, très forte aptitude laitière, écusson flandrin large à la base, cuir de peu d'épaisseur, souple, non adhérent aux tissus sous jacents, aux points de manèment.

Si la vache flamande importée répond exactement à ce standart, on a remarqué qu'après quelques années passées dans le Laonnois, cette vache devenait

moins grosse que celle de Flandres. On remarque surtout ce fait, chez les animaux nés et élevés dans la région.

La richesse moins grande des pâturages doit en être la cause, mais les qualités laitières restent remarquables, bien que souvent ceux qui parlent du rendement laitier de la Flamande oublient de signaler que la moyenne de production journalière de cette race baisse rapidement.

« Elle perd vite son lait ».

Aussi, la moyenne de production sur une année, ou sur une lactation, n'est nullement en rapport avec les chiffres qu'elle fournit étant fraîche vélée.

Mais, malgré cette restriction que nous avons cru devoir apporter ici, la vache flamande reste une excellente laitière, et si on ne la trouve pas en plus grande quantité chez nous, c'est parce que les éleveurs, désireux de se procurer du bétail flamand, ont rencontré de grandes difficultés pour obtenir des produits absolument purs. Le Herd Book est encore de création très récente, et le nombre de vaches soumises au contrôle laitier très faible.

Les Flamands ont depuis longtemps essayé d'améliorer leur race, mais ils l'ont fait trop souvent sans méthode rigoureuse.

A côté de ces qualités laitières, la Flamande possède des qualités beurrières exceptionnelles.

« 25 à 26 litres de lait donnent un kilo de beurre » et est, de plus, capable de fournir en fin de carrière une très bonne bête de boucherie.

Mais, toutes ces qualités, qui en font une race très appréciée dans le Nord, ne seront maintenues dans notre région que par une hygiène très rigoureuse, une alimentation particulièrement soignée, surtout pendant le jeune âge. Partout où son alimentation a été négligée, les résultats obtenus furent lamentables. Une sélection continue sera de rigueur, ainsi qu'un apport constant de géniteurs provenant du berceau de la race.

L'Office agricole subventionne les importations d'animaux de cette race, mais l'effort pécunier des éleveurs reste tellement important qu'avec la crise actuelle, on ne peut espérer voir la Flamande prendre beaucoup d'extension chez nous.

Les agriculteurs reculent devant la nécessité de se procurer constamment, et à des prix très élevés, des géniteurs dans les pays d'origine. Ils craignent peut-être aussi de ne pas être en mesure de donner à cette race l'hygiène et l'alimentation qu'elle réclame.

D'autre part, le développement intensif des sociétés laitières, et l'abandon de la fabrication du beurre, ont rendu moins appréciable les qualités de la Flamande, qui est surtout une race à gros rendement beurrier.

En tout cas, il est curieux de constater qu'une race comme celle-ci, qui trouve chez nous des conditions particulièrement favorables d'adaptation, une ambiance sensiblement la même que dans son pays d'origine, et qui formait avant la guerre, avec ses sous-races, la base même de notre cheptel, ne soit plus

a l'heure actuelle qu'une faible partie de notre population bovine.

Peut-être l'avenir lui permettra-t-il de prendre sa revanche? On peut l'espérer, si elle est aidée par les offices agricoles qui favorisent son introduction, sans demander aux agriculteurs une trop lourde contribution, et si la fabrication beurrière, aujourd'hui presque nulle, reprenait un nouvel essor.

La race normande

Elle représente le type le plus parfait d'animal à plusieurs fins.

C'est une vache rustique, à la fois bonne laitière, excellente beurrière et animal de boucherie parfait.

On la trouve en très grand nombre dans l'arrondissement de Château-Thierry et dans le Vervinois.

Nous avons pu constater par nous-même que, dans ces deux régions, certaines étables valaient à la fois par leur cheptel et leurs produits, les meilleures étables normandes.

Dans le Laonnois, on la trouve assez peu; c'est surtout à l'Ouest de Laon qu'elle semble cantonnée. Cependant, elle devrait y avoir une large place, car elle s'habitue très vite au changement de vie et à la stabulation prolongée, mais elle réclame une alimentation riche, abondante et soignée.

Sinon, on note une diminution de format, une ré-

duction du squelette et des muscles, ainsi qu'une diminution de la production laitière.

En milieu riche, la production laitière est excellente: 3.000 litres pour 8 à 11 mois de lactation avec un rendement beurrier remarquable; 22 à 24 litres de lait suffisent à fournir un kilo de beurre.

Ces hauts rendements expliquent très bien l'extension de cette race dans les régions où l'agriculteur et l'herbager se livrent à la fabrication du beurre.

D'autre part, lors de sa réforme, la normande fournit un animal d'embouche remarquable.

Son aptitude à l'engraissement, son format, et la qualité de sa viande, la font remarquer comme bête de boucherie. Mais chez nous, où l'on semble un peu grisé actuellement par l'écoulement facile du lait, à un prix rémunérateur, on comprend que cette race, comme la Flamande, n'ait pas rencontré tout l'accueil qu'elle aurait mérité qu'on lui réserve.

Dans les fermes où, l'hiver, on distribue aux animaux une alimentation riche et abondante, et où dès le printemps, on place ces animaux dans des gras pâturages de la vallée de la Serre et de l'Oise, on peut voir des animaux qui répondent exactement au standard de la race bovine normande:

Race de grande taille, extrêmement rustique et remarquable par sa triple aptitude à produire du lait, du beurre et de la viande, ensemble de qualités très développées qui en font une race de premier ordre.

La robe est variée, mais en général caractérisée par des rayures ou zébrures brun foncé (pelage bringé), elle va-

rie du bringé au caille blond, en donnant, suivant la nuance du fond de la robe et le dosage du blanc, des robes dites bringé foncé, bringé blond, caille bringé et caille blond. Un certain nombre de sujets dont le fond de la robe est blanc ont un pelage tacheté de tigrures ou de mouchetures.

La tête, le ventre et les extrémités sont généralement marqués de blanc.

La conformation est régulière; la tête expressive et à profil concave, porte des cornes fines, blanches ou jaunes, à section arrondie, et recourbées en avant; le front est large et légèrement déprimé, les yeux gros et saillants; les sus-naseaux droits et soudés en voûte plein cintre; le mufler gros et retroussé; la face, ni trop longue ni trop courte est légèrement déprimée; sur les côtés, la gorge déployée, l'encolure moyenne et sans fanon; la ligne du dos rectiligne et horizontale, la poitrine bien développée; le garrot et les hanches larges; la culotte assez fournie et les cuisses bien descendues.

Le tout formant un ensemble présentant un cachet de distinction bien caractérisé.

La peau d'épaisseur moyenne est souple et moelleuse; l'appareil mammaire est très développé et recouvert d'une peau fine et onctueuse, laissant paraître à sa surface des veines fortes et sinueuses.

Mais, à côté de cette vache type, que l'on trouve dans certaines grosses exploitations, il y a dans de nombreuses petites fermes, des vaches, deux ou trois par étable, qui ne sont plus normandes que de nom.

Malgré le peu de cas que l'on fait de la race et de la valeur de ces animaux, qui, nourris plus ou moins bien et soumis à une hygiène des plus simplistes, ils conservent en partie leur grande aptitude lai-

tière et beurrière. Et le paysan qui en possède vous dira toujours que c'est à regret qu'il a du vendre sa « vieille vache caille » qui donnait si bien, et qui se tenait toujours en si bon état.

La Bleue du Nord

Pour être complet, nous devons dire quelques mots de cette race, bien que ses représentants soient assez peu nombreux chez nous.

On ne signale que quelques exploitations importantes en possédant; on la trouve plutôt dans des petites fermes qui comptent dans leur cheptel bovin deux ou trois vaches bleues du Nord.

Comme type, on peut le rapprocher de la Hollandaise. Elle est sous poil ardoisé, ou gris ardoisé uniforme.

D'après certains auteurs, cette race aurait une origine métisse et descendrait d'un croisement Durham Hollandais.

Quoi qu'il en soit, elle n'a aucun caractère zootechnique bien défini. Elle fournit des animaux très différents, les uns se rapprochant du bétail pie-noir, alors que les autres se rapprocheraient plutôt du bétail durham. Ses qualités laitières, un peu inférieures à celles de la Hollandaise, sont bonnes. Quant à ses qualités beurrières, elles sont supérieures à celles de cette dernière: 25 à 27 litres de lait pour un kilo de beurre.

Comme bête de boucherie, c'est l'animal idéal, et ces vaches présentent un avantage très important : celui de joindre à leurs qualités laitières la production de veaux très réputés sur tous les marchés régionaux. L'arrivée de cette race dans le Laonnois s'est produite surtout ces dernières années. Elle a été amenée par les nombreux agriculteurs belges qui sont venus s'établir chez nous. C'est pourquoi elles proviennent de régions différentes : les unes du Hainaut, les autres du Coudroz.

La race hollandaise

Si nous étudions cette race en dernier, c'est parce qu'il nous a paru intéressant de nous y attarder un peu.

En effet, avant guerre, on ne trouvait dans l'Aisne que très peu de bétail pie-noir. Aussitôt l'armistice, on a fait quelques essais, mais sans grand succès.

Or, actuellement, cette race a pris chez nous une extension considérable.

Sans doute, son succès était-il dû un peu à l'établissement de sociétés laitières qui, offrant aux agriculteurs un marché intéressant pour leur lait en nature, a engagé ceux-ci à choisir une race capable de fournir le plus grand nombre de litres de lait par jour, sans souci des autres qualités. Ce fut la Hollandaise pie-noire qui fut préférée.

Ses qualités laitières sont universellement connues, mais nous tenons à dire ici que cette race a été calomniée au sujet de son rendement beurrier.

Il se trouve, chez les Hollandaises, d'excellentes beurrières, capables de soutenir la comparaison avec des animaux de race normande ou flamande.

Importée chez nous par quelques agriculteurs avertis, la Hollandaise a conquis presque toute la région.

Nombreuses sont les exploitations qui, dans le Laonnois, possèdent un cheptel bovin « Pie-Noir » irréprochable.

Mais il faut ajouter que, partout, elle fait l'objet de soins particuliers, soit pour l'hygiène, l'alimentation, l'amélioration ou la sélection.

De gros sacrifices ont été consentis par les exploitants pour se procurer du bétail de choix.

Non seulement ils ont fait revenir des animaux du pays d'origine, mais ils sont allés souvent eux-mêmes acheter sur les foires de Hollande (à Leewarden en particulier) des reproducteurs inscrits au herd-book.

Ces sacrifices ne furent pas vains, car la vache d'origine, soumise à un régime soigné, leur a donné toute satisfaction.

Elle garde chez nous les qualités qui la font apprécier dans son pays natal.

Au cours d'un voyage d'études que nous avons eu le plaisir de faire l'an dernier dans les Pays-Bas, nous nous sommes arrêtés pour visiter de nombreuses fermes, et nous avons assisté à une foire à Leewarden. Nous sommes heureux aujourd'hui de pou-

voir affirmer que la laitière que nous avons pu voir à Leewarden ne présente aucune supériorité sur n'importe laquelle de ses sœurs née et habitant dans une exploitation du Laonnois.

Pour être « pure », la vache hollandaise pie-noire doit répondre au standard suivant :

Taille minimum : 1 m. 30, pelage noir. Les membres sont généralement blancs jusqu'au-dessus du genou et du jarret; une tache noire séparée au-dessus du genou est un cas d'exclusion. Le ventre est également blanc. Le noir et le blanc doivent être nettement délimités. Le mufle est souvent pigmenté. La tête est souvent noire avec pelote frontale; le bout de la queue est blanc. Le pis doit être blanc; mais les trayons peuvent être noirs. Le scrotum doit être blanc.

Tête petite, cornes fines, régulièrement arquées en avant, onglons noirs ou blancs, cornes de couleur blanc-jaunâtre à la base et noires à leur extrémité. Encolure fine, absence de fanon, jarret saillant, un peu étroit, ligne dorsale soutenue, le flanc est parfois large, le bassin est ample, les hanches sont très écartées. Peau fine et souple.

Mamelles très volumineuses, souples à trayons bien écartés et régulièrement placés, écusson large et montant haut. Production laitière très abondante.

Pour donner une idée du succès remporté par la race hollandaise dans le Laonnois, nous allons indiquer les agriculteurs qui, en 1931, possédaient dans leur cheptel des animaux inscrits au Herd Book Français de la race Hollandaise pie-noire :

Baron COLLOT D'ESCURY, à Crépy-en-Laonnois : 9 vaches.

Baron Robert DE MARCE, à Anizy-le-Château : 3 vaches.

CRYSN, à Dizy-le-Gros : 7 vaches.

FAVRESSE Alfred, à Deuillet, par La Fère : 18 vaches, 8 jeunes.

JEANMART Constant, à Brancourt-le-Grand : 2 vaches.

MALEZIEUX Pierre, à Anizy-le-Château : 18 vaches.

MESCLE Victor, ferme de Canlers, à Travecy : 34 vaches, 25 jeunes.

VARE Charles, à Vauxaillon : 4 vaches.

Et un peu en dehors de notre région, mais cependant dans une contrée absolument identique à la nôtre :

ENNUYER Adolphe, à Omissy, par Saint-Quentin : 68 vaches.

SEBLINE André, à Montescourt : 33 vaches, 23 jeunes.

On peut voir d'après ces données qu'un gros effort fut fait pour se procurer et garder du bon bétail.

Les agriculteurs ont été aidés dans cette voie par le Syndicat d'élevage et de contrôle laitier du département, qui, à maintes reprises, a importé à titre collectif des animaux de provenance frisonne.

La Hollandaise jouit donc à l'heure actuelle d'une grande faveur dans le Laonnois.

Il faut dire qu'elle a trouvé chez nous des conditions d'existence sensiblement les mêmes que celles de son aire géographique. Elle doit en partie la faveur dont elle jouit à la hardiesse de quelques agri-

culteurs compétents qui, en 1922, lors du discrédit qui l'assommait, ont voulu montrer à leurs voisins que cette race pouvait réussir chez nous, à la condition d'être bien soignée et d'être débarrassée des sujets mauvais.

Malgré les résultats excellents obtenus par la Hollandaise, elle a eu de nombreux détracteurs qui ont longtemps gêné son développement complet; ceux-ci ne voulaient pas admettre que cette race soit traitée sur le pied d'égalité avec d'autres races plus anciennes; mais tous les partisans du bétail pie-noir ont lu avec une grande joie, et une fierté bien légitime, un article de notre vénéré Maître Monsieur le Professeur DECHAMBRE, qui, alors que l'on voulait que la Flamande soit supérieure à la Hollandaise sans admettre de comparaison, traitait à égalité ces deux belles races en faisant le compte rendu du concours agricole de Paris 1924 dans la revue de Zootechnie.

PARMI LES GRANDES RACES LAITIÈRES, LA HOLLANDAISE ET LA FLAMANDE AVAIENT DE TRÈS BON SUJETS, QUI MONTRAIENT, SOIT MALE, SOIT FEMELLE, DES QUALITÉS REMARQUABLES, TANT PAR LA CONFORMATION ET LA FINESSE GÉNÉRALE QUE PAR DES SIGNES LAITIERS PARTICULIERS.

L'EXAMEN EXTÉRIEUR PERMETTAIT DE PRÉVOIR L'EXCELLENT RENDEMENT FOURNI PAR CES ANIMAUX ET CONTRÔLÉ AUX ÉPREUVES DES CONCOURS LAITIERS.

Voir traiter à égalité ces deux races par un auteur dont la compétence ne pouvait être mise en doute,

a été un grand réconfort pour les partisans de la Hollandaise qui, ayant retrouvé l'espoir dans l'avenir, se sont mis à l'œuvre et en dix ans en ont fait la toute première race du Laonnois, non seulement par le nombre des animaux qu'elle compte chez nous, mais surtout par la beauté et la valeur de ses sujets.

Bases de l'amélioration

L'amélioration du cheptel sera obtenue grâce à une hygiène absolue, une alimentation en rapport avec les exigences des animaux importés, et une sélection rigoureuse des sujets.

Malgré les progrès considérables apportés dans l'hygiène de l'étable, depuis 1922, celle-ci est encore parfois trop rudimentaire dans certaines fermes.

Partant du principe: telles bêtes, tel logis, un de nos confrères, Monsieur MASBOU, trace un tableau de ce que doit être une étable moderne:

Grande, spacieuse, bien aérée et d'un cube d'air suffisant. Les animaux doivent se coucher à leur aise sans se gêner; l'aération et la ventilation doivent se faire sans incommoder les animaux. La température optima serait de 18° à 20° environ. La plus grande propreté devrait régner partout dans l'étable et sur les animaux. La lumière du jour doit pénétrer largement grâce à des ouvertures judicieusement établies. Le sol le meilleur serait imperméable, régulier, non glissant. L'écoulement du purin devrait se faire naturellement, grâce à une pente de 5 à 10 mm. par mètre, mais pas plus, à cause des femelles gestantes.

Cette manière de concevoir l'hygiène est parfaite, mais il faut tenir compte que le propriétaire doit

garder son étable comme elle existe, et qu'il n'a nullement l'intention d'en bâtir de nouvelles à l'heure actuelle, puisqu'il se trouve en possession de bâtiments neufs ou très bien restaurés. Il faut seulement déplorer qu'au moment de la reconstruction de ces bâtiments, aucune compétence n'a été chargée de donner son avis.

Quoi qu'il en soit, il y a une hygiène générale facile à observer, même dans des bâtiments dont le confort laisse à désirer.

Il faudra: renouveler souvent les litières, et enlever le fumier plusieurs fois par jour, nettoyer les bacs, et les rateliers, et surtout toujours tenir la mamelle et les trayons des animaux dans le plus grand état de propreté.

Faire chaque jour un pansage à la brosse ou à l'étrille pour éviter de laisser les excréments former des plaques sales sur les cuisses.

Même dans une région comme le Laonnois, où le travail des champs ne souffre pas de retard, on peut obtenir facilement que ces soins de propreté soient faits quotidiennement.

Pour l'alimentation, l'usage se répand de soigner régulièrement les pâtures, par le drainage, l'arrachage des mauvaises herbes (mousse, colchique, pas d'âne), la fauchaison des refus et l'étaupinage. D'autre part, au fumier généreusement employé comme fumure chimique, aux scories, aux engrais azotés ammoniacaux déjà employés, il conviendrait d'ajouter de la sylvinite, ou du chlorure de potassium, qui

répandu à la fin de l'hiver ou au début du printemps donnerait certainement des résultats appréciables.

Pour aider les agriculteurs dans la voie qu'ils se sont tracée, il faut les aider à opérer une sélection rigoureuse, et établir de fréquents concours agricoles et concours d'étables. Car, quoique certains le pensent, les deux ne se contrarient pas.

Le concours d'étables sera dirigé dans le sens du contrôle d'hygiène pour l'obtention d'un lait propre, pur et sain, provenant de vaches en bon état, vivant dans un milieu absolument sain.

Mais le concours agricole gardera toute son importance pour l'éducation des agriculteurs au point de vue zootechnique. Il faudrait aussi tacher d'obtenir que tous les animaux soient inscrits au herd boock de la race, et soumis au contrôle laitier.

Nous arriverons, nous l'espérons, à obtenir que les exploitants ne choisissent parmi les animaux importés ou nés sur place que des sujets dont l'ascendance soit connue, et dont les formes et l'harmonie du corps soient conformes au Herd boock.

Pour arriver à ceci, ils devront considérer l'influence du taureau comme très importante, sur la prospérité du troupeau. Un taureau mauvais étant capable de gâter tout un troupeau par les 70 à 100 descendants qu'il peut donner chaque année.

Un élément susceptible d'améliorer considérablement le cheptel serait le développement des caisses rurales de crédit mutuel. Ces organismes pourraient rendre de réels services, mais jusqu'à présent, les

principes de la mutualité n'ont pas encore suffisamment pénétré parmi les populations agricoles du Laonnois.

Devant le péril du blé, les agriculteurs se sont serré les coudes. Pour obtenir et garder un cheptel de valeur, capable de leur procurer des bénéfices enviables, ils devront le faire également.

Conclusion

Ce n'est pas sans quelque appréhension que nous terminons cette étude de l'évolution du cheptel bovin du Laonnois.

Si nous avons été parfois incomplet, c'est bien involontairement. Mais, il nous a été souvent difficile de nous procurer les renseignements détaillés, surtout en ce qui concerne la période d'avant-guerre.

Mais c'est volontairement que nous ne nous sommes pas étendu longuement sur les qualités des races principales qui forment à l'heure actuelle notre population bovine.

Rien de bien définitif n'existant encore, il nous a paru préférable de rester dans une prudente réserve, et de ne pas être trop affirmatif en ce qui concerne l'avenir des races composant le cheptel actuel.

Trop de facteurs entrent en jeu, la crise économique, le manque de confiance rendent les marchés difficiles, l'écoulement des produits à des prix minimes, pour que nous puissions dire à l'avance qu'elle sera la race capable de triompher de tous les obstacles.

Que nos agriculteurs ne se découragent pas durant ces années pénibles. Ils peuvent voir venir l'avenir avec confiance car ils sont riches. Riches d'un cheptel bovin, uniquement de races appropriées à leur sol.

Grâce à l'hygiène de l'étable et de l'alimentation qu'ils ont introduit, ils possèdent des animaux sains, offrant maintenant une résistance plus grande aux maladies.

Que ce soit la Hollandaise, la Flamande ou la Normande qui prenne une place prépondérante, ou qu'elles y demeurent toutes les trois se partageant les faveurs des agriculteurs, cela nous intéresse moins que de savoir que les vieilles habitudes néfastes au progrès et à l'amélioration du cheptel aient disparues. Désormais, grâce à une hygiène et à une alimentation sinon idéales, du moins satisfaisantes, le bétail du Laonnois sera capable de rivaliser dans les concours et expositions avec le bétail d'origine. Ce qu'il faudra éviter maintenant, c'est qu'à côté des belles étables que possèdent les grosses exploitations, les petits cultivateurs continuent à entretenir un cheptel incohérent. Il faut que des agriculteurs avertis les aident à choisir une race ; qu'ils soient encouragés par des primes de bonne tenue d'étable et que l'Etat ou les syndicats agricoles leur apportent l'aide financière indispensable.

Pour leur permettre de conserver une race pure, sans trop de frais, il faudrait que le projet cher à M. RATINEAU, directeur des Services agricoles de l'Aisne se réalise :

« L'utilisation en commun des taureaux d'élite ».

Ce serait la solution idéale grâce à laquelle toutes les difficultés d'ordre financier et hygiénique seraient aplanies.

En effet, ce ne sera que par l'union complète et définitive de nos agriculteurs, que le Laonnois connaîtra la prospérité que la richesse de son sol lui permet d'espérer, et qu'ainsi il deviendra toujours plus grand et plus digne d'être aimé.

Vu :
LE DOYEN,
ROUSSY.

Vu :
LE PRÉSIDENT,
TANON.

Vu et permis d'imprimer

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLETY.

Bibliographie

- D'ARCHIAC. — Description géologique du département de l'Aisne (*Mémoires de la Société géologique de France*, tome V, deuxième partie), 1843.
- Docteurs BAROUX et L. SERGENT. — De l'influence du sol et du milieu physique en général sur les races flamande et picarde, chez l'homme et les animaux (*Biologica*, 1911).
- P. DECHAMBRE. — Traité de zootechnie. Tome I. Zootechnie générale.
- Traité de Zootechnie, tome III. — Les Bovins. 1922.
- LEBON. — De la race bovine hollandaise dans le Nord-Est de la France (Thèse de Doctorat).
- LEFRANC. — De la race bovine hollandaise dans le département des Ardennes. (Thèse de Doctorat).
- J. RATINEAU et M. GAILLOT. — L'agriculture dans l'Aisne.
- J. RATINEAU et J. VOCHELLE. — L'élevage bovin et le contrôle laitier dans le département de l'Aisne.
- TRIBOUILLARD. — La reconstitution du cheptel du département de l'Aisne. (*Thèse de doctorat*).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	9
ETUDE DU MILIEU	13
PÉRIODE D'AVANT-GUERRE.....	21
PÉRIODE TRANSITOIRE	29
PÉRIODE DE SÉLECTION.....	35
BASES DE L'AMÉLIORATION	53
CONCLUSIONS	57
BIBLIOGRAPHIE	61

